CHEN Jiarong

À la recherche du « Récit sommaire sur Batavia » *Bayou jilüe* de Chen Hongzhao (ca 1749)*

Sous les Ming et les Qing l'actuelle Jakarta s'appelait Kelapa, terme que les Chinois transcrivaient sous la forme Jialiuba – que l'on trouve par exemple chez Zhang Xie, l'auteur du *Dongxiyang kao*, « Recherches sur les Mers de l'est et de l'ouest » (1617) –, soit encore sous celle de Gelaba, ou qu'ils rendaient en traduction par l'expression Yecheng, « Ville des cocotiers » ; après que les Hollandais l'eurent baptisée Batavia, les Chinois utilisèrent parallèlement cette nouvelle appellation qu'ils rendirent par Bacheng, Badi ou encore Baguo. Pendant la première période des Qing, plusieurs récits traitant de Batavia apparurent. Certains ont fait l'objet de plusieurs éditions, voire de traductions dans les langues occidentales, tels le *Gelaba jilüe*, « Bref récit sur Kelapa », de Cheng Xunwo (rédigé peu après 1740)[1], le *Haidao yizhi,* « Notes

* Le texte en chinois est paru dans *Haijiaoshi yanjiu* (Recherches sur l'histoire des relations maritimes), Quanzhou, 1994, 2, pp. 75-82, sous le titre « Chen Hongzhao "Bayou jilüe" – Qingchu jishu Zhuawa lingyi yaoji ». La version française que nous donnons ici présente des variantes avec l'original ; quelques passages ont été abrégés et d'autres ajoutés afin de rendre le texte plus accessible à un lecteur occidental. De même, des sous-titres ont été donnés, en italiques, à la traduction des fragments du *Bayou jilüe*. (C.S.)

1. Bien qu'une préface de Li Shifen datée de 1748 laisse entendre que le texte aurait vu le jour dès le XVIIIe s., peu après la mort de l'auteur, la plus ancienne édition connue est celle du *Xunmintang congshu* compilée par Huang Zhimo entre 1840 et 1848. Ce texte a été republié en 1992 à la suite du *Haidai yizhi* de Wang Dahai réédité par Yao Nan & Wu Liangxuan à Xianggang en 1992 (voir ci-dessous, note 2). Une autre version, moins complète, conservée à Java a été publiée en 1924 par Lu Ziming dans le

éparses sur les Contrées insulaires» de Wang Dahai (préface de l'auteur de 1791)[2], ou encore le *Kaiba lidai shiji* ou «Chronique de Batavia»[3]. D'autres, au contraire, sont quasi tombés dans l'oubli, et ne nous sont plus connus que par leur titre et quelques citations tel le *Bayou jilüe,* «Récit sommaire sur Batavia». Je voudrais ici présenter les résultats de l'enquête que j'ai menée en vue de retracer ce texte, dans l'espoir qu'un lecteur pourra un jour le retrouver dans une bibliothèque d'Europe.

Premières recherches dans la province du Fujian

C'est Claudine Salmon qui a attiré mon attention sur ce récit dont elle avait trouvé la référence dans le *Fujian tongji* (1ère éd. Minguo 11 [1922], réédition du Taiwan Datong shuju, 1968, vol. III, p. 1282) qui l'attribue à un certain Lin Hongzhao, *zi* Zhanghua, originaire de Dehua au Fujian. Il est dit de plus que le lettré et poète Zhu Shijie, *hao* Yunyuan (né ca 1710) de Shaowu, au Fujian également, avait eu connaissance de ce récit sur Batavia et en avait cité des passages dans un essai intitulé *Xiao Liuqiu manzhi* «Récit de loin sur la Petite Ryukyu[4]» (deux préfaces : l'une par l'auteur [1765], l'autre par Lu Shiji [1766], et une postface de Xu Jiatai, le gendre de Zhu [1766]). Ayant cherché en vain le *Bayou jilüe* dans les bibliothèques de Hong Kong, le 31 mars 1994, je me décidai à écrire au responsable du bureau de la culture et de l'histoire de l'Assemblée consultative du peuple de Dehua. Au début du mois suivant, je reçus une réponse signée de Xu Benzhang et de Xu Buxun disant : «Après réception de votre courrier nous avons fait des recherches dans les

---

Qiaowu xunkan n° 130, puis en 1953 par Xu Yunqiao dans le *Nanyang xuebao* vol. 9/1 (juin), pp. 8-10. La version du *Xunmintang congshu* a a été traduite en français par C. Salmon («Un Chinois à Java (1729-1736)», *BEFEO,* LIX, 1972, pp. 279-318).

2. La dernière édition, critique, est celle de Yao Nan & Wu Liangxuan : Wang Dahai, *Haidao yizhi* (Notes éparses sur les Contrées insulaires), Xianggang, Xianggang xuejin shudian, 1992. On y trouve, p. 197, un tableau des éditions antérieures avec leurs particularités (1806, 1842, 1843, 1844, 1891), auxquelles il faut encore ajouter une édition de 1860 conservée à l'Institut des Hautes Etudes Chinoises de Paris (cote : G 3. 16). Il existe une traduction anglaise, basée sur l'édition de 1806, par W.H. Medhurst, *A Desultory Account of the Malayan Archipelago by Ong-Ta-Hae,* Shanghai, The Mission Press, 1849.

3. Le *Kaiba lidai shiji* est une chronique rédigée à la fin du XVIIIe s. ou au début du XIXe s. et conservée à l'origine dans les bureaux du capitaine des Chinois de Batavia. Elle relate des faits allant de 1610 à la fin des années 1790. Il en existe plusieurs versions comportant entre elles quelques variantes. Dès 1840, W.H. Medhurst en donnait une traduction en hollandais intitulée *Chronologische Geschiedenis van Batavia geschreven door en Chinees,* parue dans le *Tijdschrift voor Neêrland's Indië,* vol. III/2, pp. 1-113. La version manuscrite retrouvée à Sukabumi en 1920 a été éditée par He Haiming dans la revue *Qiaowu xunkan* n° 130 (1924) ; un autre manuscrit retrouvé en 1940 par Tan Yeok Seong a été publié et annoté par le professeur Xu Yunqiao dans la revue *Nanyang xuebao,* vol. 9/1 (juin 1953), pp. 22-62. Voir aussi M. Blussé Boin, «The Kai Ba lidai shiji, A Chronicle of the Chinese Community of Batavia, 17-18 Centuries», *Papers from the III European Colloqium on Malay and Indonesian Studies (Naples, 2-4 June, 1981)*, edited by Luigi Santa Maria, Faizah Soenoto Rivai and Antonio Sorrentino, Naples, 1988, pp. 29-41.

4. Ilot situé au large de Donggang, dans le sud de Taiwan.

monographies locales et les généalogies. Il y a bien un récit intitulé *Baguo jilüe* qui a été rédigé par un certain Chen (non Lin comme il est écrit dans le *Fujian tongji*) Hongzhao (1710-1773) dont la famille était venue s'établir à Dehua en 1225. Nous vous envoyons quelques documents dont une petite note rédigée par Xu Benzhang à partir de la monographie du Fujian d'époque Tongzhi (*juan* 82), de celles de Dehua de 1941 (*juan* 14) et du village Lanyangbaowei par un dénommé Chen de Longxun (*Longxun Chenshi Lanyangbaowei zhi*) de 1991 (*juan* 8) et de généalogies de la famille Chen. Nous ne disposons d'aucune copie du *Baguo jilüe*; toutefois, d'après le *Longxun Chenshi Lanyangbaowei zhi* (*juan* 2), il s'en trouverait une à la bibliothèque de l'Université de Xiamen.»

Peu après, je reçus la visite de deux anciens camarades de classe à qui je demandai de chercher pour moi à la bibliothèque de l'Université de Xiamen si cet ouvrage s'y trouvait, mais leur démarche resta vaine. De mon côté, je me mis en quête du *Xiao Liuqiu manzhi*. J'en trouvai deux éditions à la bibliothèque de l'Université chinoise de Hong Kong: une en fac-similé par la maison d'édition Chengwen (Taibei) et l'autre imprimée par le centre de recherches économiques de la banque de Taiwan en 1957 (c'est cette dernière qui est utilisée ici). De fait, cet ouvrage contient bien des extraits du *Bayou jilüe*. C'est à partir de celles-ci et des informations fournies par Xu Benzhang que je vais essayer de présenter Chen Hongzhao et de montrer l'intérêt de son récit que l'on peut situer chronologiquement entre ceux de Cheng Xunwo et de Wang Dahai.

Chen Hongzhao et son récit sur Batavia

Voici ce qu'en dit Xu Benzhang: «Le *Baguo jilüe* est un récit traitant des Mers du sud. Son auteur Chen Hongzhao, *zi* Zhangcheng, était originaire de Dingqian, hameau dépendant du village de Xunrongxiang dans le district de Dehua (célèbre pour ses fours de porcelaine blanche). Il avait fait de sérieuses études et fut retenu au nombre des élèves admis à suivre les cours du Collège impérial. Il avait une bonne connaisance des classiques des Han et des Tang, mais échoua aux examens à plusieurs reprises. A une date qui n'est pas précisée, il monta à bord d'un bateau de commerce qui le mena à Java et pendant cinq mois fut l'hôte d'un compatriote, un certain Huang, qui avait la fonction de capitaine. Durant son séjour il visita Batavia, Banten et Semarang. A son retour, il mit en ordre ses notes et rédigea le *Bayou jilüe* qui passe pour être un document détaillé sur les les contrées du sud, leurs habitants et leurs mœurs. Plus tard, Zhu Shijie le cita dans son "Récit de loin sur la Petite Liuqiu". Le récent *Longxun Chenshi Lanyangbaowei zhi* (*juan* 2) note de plus, sans toutefois citer ses sources, que Chen Hongzhao serait allé à l'étranger à trois reprises et qu'il aurait fait le commerce de porcelaines provenant d'un four local situé sur la colline Taipinggong shan.»

Bien que les textes cités s'accordent pour dire que Zhu Shijie eut recours au *Bayou jilüe,* ce n'est toutefois qu'à la lecture du *Xiao Liuqiu manzhi*, que l'on peut comprendre comment ce dernier en prit connaissance. Dans sa préface, il nous apprend qu'avant d'être nommé à Taiwan, à l'école de district

de Fengshan (act. Gaoxiong) il avait enseigné à Dehua pendant quatre ans, de 1760 à 1763, et qu'il avait fait la connaissance de Chen Hongzhao : « Lorsque j'étais à Dehua, il y avait un lettré du nom de Chen Hongzhao fort cultivé; étant pauvre, il s'était embarqué sur un bateau de commerce au long cours et avait résidé à Kelapa cinq mois, puis avait rédigé un livre intitulé *Bayou jilüe* » (chap. 6, p. 56). De plus, en lisant attentivement les citations reproduites par Zhu (données plus bas en traduction), on peut savoir que c'est bien en la 14e année de Qianlong (1749) que Chen se rendit à Java. Parlant de la fondation de la Hollande, il dit en effet qu'« elle remonte à mille cinq cent quarante-neuf ans avant la 14e année de Qianlong [5] ». Cette date se trouve corroborée par le fait que que le capitaine des Chinois de l'époque à Batavia était bien de la famille Huang comme il a été dit plus haut. Il s'agissait en effet de Huang Zhenguan (Oeij Tsomko) qui fut en poste de 1747 à 1750 [6]. Le texte bien que très fragmentaire est néanmoins intéressant et laisse voir la curiosité de l'auteur pour la vie locale. On notera ses observations concernant la culture du riz très peu élaborée qui sont corroborées par celles de Wang Dahai à la fin du XVIIIe s. On remarquera aussi ses sentiments d'hostilité à l'égard des Européens qu'il partage, cette fois, avec Cheng Xunwo.

Le « Récit de loin sur la Petite Ryukyu »

Avant de parler du *Bayou jilüe,* il nous faut dire quelques mots du *Xiao Liuqiu manzhi* qui, en vérité, parle très peu de la Petite Ryukyu car, comme Zhu nous l'apprend dans sa préface (p. 4), il ne put jamais s'y rendre. C'est afin de manifester ses intentions déçues, qu'il nomme ainsi son essai, entremêlé de nombreuses poésies, illustrant ce qu'il a lu, vu et entendu durant son séjour à Taiwan. Il est divisé en dix chapitres : Le premier raconte son voyage via Quanzhou, Xiamen, les Pescadores, et Luer ; le deuxième et le troisième traitent de ses premières impressions à Taiwan et de son école à Fengshan (act. Gaoxiong), ainsi que des sites qu'il visita dans les environs. Il parle notamment de la forteresse hollandaise de Zeelandia (Chigan cheng, achevée en 1633), et d'un grand port situé à quelques kilomètres à l'ouest de Fengshan portant le nom de Wandan (dont les caractères sont curieusement identiques à ceux utilisés par les Chinois depuis le XVIe s. pour transcrire à Java le toponyme « Banten » [7]. Le quatrième et le cinquième rapportent de menus propos sur Taiwan qu'il dit avoir glanés auprès d'un pêcheur. Les trois suivants traitent de diverses notes sur les mers de l'Est. C'est dans cette partie que l'auteur commence à citer le *Bayou jilüe*. Le neuvième traite des saisons et du calendrier et le dernier renferme un lexique raisonné de la langue des

---

5. Il semble qu'il y ait une confusion entre le début de l'ère chrétienne et le début de la Hollande et qu'il faille lire 1749 au lieu de 1549. Sur cette tradition erronée, voir aussi Cheng Xunwo (Salmon, p. 301) et Wang Dahai (Medhurst, p. 3).

6. Cf. B. Hoetink, « Chineesche officieren te Batavia onder de Compagnie », *BKI,* 1922, pp. 60-64. Les sources chinoises disent fautivement jusqu'à 1751 ; cf. la liste des chefs de la communauté chinoise reproduite dans le *Nanyang xuebao,* vol. 9, p.16.

7. Cf. Chen Jiarong, Xie Fang & Lu Junling ed., *Gudai Nanhai diming huishi* (Dictionnaire des toponymes des Mers du sud), Beijing, Zhonghua shuju, 1986, p. 123.

populations indigènes des environs de Fengshan. On voit, en lisant ce texte, que Zhu avait la nostalgie des voyages, ce qui lui fait d'autant plus apprécier le récit de Chen Hongzhao et, surtout, qu'il ne cesse de faire des rapprochements entre Java et Taiwan, par le biais de la colonisation hollandaise, de l'influence chinoise, de la circulation de vieilles monnaies d'époque Song et Yuan, du commerce de l'opium importé à Taiwan illégalement de Kelapa et de Luçon, mais aussi à propos des populations locales dont, ici et là, il compare les coutumes. Notons de plus que le frère de Zhu Shijie, Zhu Shixiu, connaissait Cheng Xunwo (l'auteur du *Gelaba jilüe* mentionné plus haut) puisque tous deux furent reçus à l'examen provincial de 1744.

La citation la plus longue du *Bayou jilüe* concerne le voyage de Xiamen à Java et la ville de Batavia. Elle intervient au moment où Zhu montre que Taiwan est au carrefour des routes maritimes. Il note «qu'au sud-est, elle est en relation avec Luçon, à l'est avec le Japon, à l'ouest avec le Fujian et au sud avec le port de Kelapa qui est le plus éloigné» et, ici, il insère un long extrait du *Bayou jilüe* relatant de façon détaillée la traversée et les pratiques religieuses auxquelles elle donne lieu, ainsi que l'arrivée à Kelapa.

Extraits du «Récit sommaire sur Batavia»

La traversée

«De Xiamen à Batavia, la distance est de 240 *geng*. Lorsqu'on prend la mer, le bateau se dirige en direction du sud-ouest pendant 36 *geng*; avant d'arriver dans la mer des Paracels (Qizhou yang), on ne rencontre aucune île; c'est la voie que l'on doit suivre pour se rendre vers l'ouest. C'est l'hiver, le vent du nord souffle, mais lorsqu'on arrive à cet endroit, la température s'adoucit et on peut se contenter d'un seul vêtement. Cette mer des Paracels marque une frontière entre le monde chinois et l'étranger, aussi présente-t-on un sacrifice d'animal, des offrandes de nourriture et des paniers d'argent que l'on dispose sur une planche que l'on jette dans la mer après y avoir mis le feu, afin de rendre un culte aux esprits de la mer. On continue à fait résonner le tambour et on brûle des offrandes de papier afin d'honorer les esprits des îles, puis on passe la mer des Paracels où se trouvent une série d'îles. On y voit des oiseaux blancs au bec pointu, aussi gros que des poulets, et dont la queue comporte, en son centre, une plume ressemblant à une flèche, longue de trois à quatre *cun*; aussi les appelle-t-on "oiseaux-flèche" (*jianniao*). Dès qu'ils voient des humains s'approcher, ils tournoient au dessus d'eux. Après avoir passé les îles Culao Re (Wailuoshan), on arrive à Hon Trau (Maming qiao). De là, si le vent est favorable, on arrive en trois jours au Mont de la stèle (Yantong) et au Cap Varella (Dafo shan). Les montagnes sont en cercle avec au centre un sommet plus élevé; de loin, on a l'impression qu'un homme s'y tient debout. On ne s'en approche que si le vent est favorable; alors avec une planche et des bambous on fabrique un petit bateau auquel on ajoute des voiles en papier de différentes couleurs; on y dipose des offrandes, des bougies et de la monnaie de temple; la cérémonie terminée, on abandonne le bateau sur

la mer afin de calmer les esprits. Il se met à flotter et, peu après, disparaît. On peut alors franchir l'endroit en toute sécurité ; cette cérémonie s'appelle *fang caichuan* ou "lâcher le bateau multicolore".

On gagne ensuite Chikanshan (probablement Mui Ke Ga, au Quang Nam) dont la couleur est d'un brun rouge. On longe ensuite le cap Saint Jacques, Luoyuan (?) et les Aur (Dongxizhu)[8] et par temps favorable, trois jours plus tard on arrive dans la mer des Kunlun (Kunlun yang). Il s'y dresse une île appelée pulau Condore (Kunlun) avec trois sommets à l'avant et trois autres à l'arrière ; cette mer est plus petite que celle des Paracels. Lorsque le bateau revient en été, c'est le moment où les tornades éclatent. Chaque fois, on aperçoit dans le ciel des nuages et subitement tout devient obscur ; un instant après, apparaît un tourbillon d'air noir, le vent se lève et la pluie vient ; d'où le dicton : "A l'aller, on redoute la mer des Paracels, au retour on craint la mer des Kunlun". On s'embarque à la jonction de l'hiver et du printemps pour être tranquille, mais encore faut-il faire les offrandes voulues.

Après pulau Condore, on longe une île appelée Singkep (Miantuo yu), puis successivement les Lingga (Zhumutou yu), pulau Mapor (Duanyao yu), pulau Bintan (Changyao yu), les pulau Tujuh (Qixing yu) et c'est alors Tiuman (Dipan shan). De pulau Condore à Tiuman, on ne rencontre aucune grande île, seulement des îlots qui indiquent la route à suivre. Le bateau avance jour et nuit sans s'arrêter ; on longe les îles à plusieurs *li* de distance, par crainte des récifs immergés. De Tiuman on gagne en deux jours les Détroits. Le bateau navigue entre des arbres dont les racines plongent dans la mer, qui se dressent, comme s'ils avaient été plantés, tout droit, les plus hauts atteignant plusieurs brasses. On passe à un ou deux *li* de distance et on peut même voir dans les arbres des singes et des oiseaux. Entre le moment où on entre dans les Détroits et celui où on en sort, il s'est écoulé quinze *geng*. On y aperçoit de nombreuses saillies de terre boueuse, le fond de la mer n'étant pas à plus de sept ou huit *zhang* et parfois cinq ou six. De nuit, on n'ose ni ancrer ni circuler par crainte de s'enliser. Après en être sorti et avoir franchi douze *geng,* on arrive à la mer de Java (Sanli yang) et on fait alors un sacrifice, comme précédemment. Trois *geng* plus tard, on atteint l'île de Onrust (Wangyu), sur laquelle est une petite forteresse entourée d'arbres. Les Hollandais y ont un entrepôt, et les *jiaban dachuan* ou grands "bateaux à doubles planches"[9] s'ancrent dans son port. Elle est gardée par des soldats indigènes. Un jour après, on est dans le port de Kelapa.» (chap. 5, pp. 55-57)

Kelapa et ses environs

«La ville est à dix *li* du port ; on ne voit pas de murs, mais seulement au milieu de la verdure, quelques bâtiments à étages, éblouissants, qui montrent

8. L'ordre dans lequel sont énumérés les différents points de l'itinéraire est parfois confus et correspond plus ou moins à celui dans lequel les îles apparaissent sur le trajet de retour. A l'aller, les Aur ne devraient apparaître qu'après Tiuman. Cette remarque vaut aussi pour les îles énumérées plus loin juste avant Tiuman.

9. Voir plus bas la définition qu'en donne Cheng Hongzhao.

qu'il sagit là d'une grande ville. Celle-ci est bordée au sud-est par la mer et au nord-ouest, par de basses collines. Si on creuse le sol sur quelques *chi,* tant dans la ville qu'à l'extérieur, on trouve de l'eau ; celle-ci affleure partout en permanence ; bien qu'elle soit claire, son goût est détestable et elle n'est pas potable. L'eau qu'on boit est apportée des sources dans les montagnes par bateau, aussi faut-il l'acheter. On range les vêtements dans des coffres à l'étage et si on ne les expose au soleil tous les dix jours, ils sont remplis d'humidité. Le sol est constitué de sable et de petits cailloux qui sèchent très vite ; s'il ne pleut pas pendant quelque temps, les rues où circulent les voitures à cheval s'emplissent de poussière que l'on peut prendre pour du brouillard. La rivière qui descend des montagnes est appelée Xigang ; elle coule avec abondance et on ne sait à quelle distance est sa source, elle entoure la ville et communique avec tous les canaux qui la traversent en damier. Les habitations sont aussi serrées que les dents d'un peigne ; elles se font face dans le sens est-ouest et par derrière donnent sur les canaux.

Le climat est extrêmement chaud et il y a beaucoup de pestilences. Les habitants ont l'habitude de se plonger dans les canaux matin et soir. Les enfants qui n'ont que trois jours sont de même baignés par leur mères qui les tiennent dans leurs bras, car on dit que l'eau est comme un médicament[10]. Le jour le plus long est lors du solstice d'hiver et le plus court lors du soltice d'été ; il y a des orages, mais on n'y entend jamais le tonnerre et l'étoile polaire y est invisible. Il n'y a pas de grande différence entre l'été et l'hiver, si ce n'est qu'il fait un peu plus chaud durant le premier ; après le solstice d'hiver, la pluie se met à tomber ; on appelle cette saison le "printemps hollandais" (*Helan chun*).

C'est alors qu'on sème les céréales et on ne s'en occupe plus (*bujia buyun*) ; à l'époque de la moisson, on coupe les épis et on en sépare les grains, qui sont bien fermes, avec la main. Il n'y a qu'une récolte par an. L'année suivante on cultive une autre rizière, puis on revient à la première et ainsi de suite. La production est constante d'une année sur l'autre ; seul le blé (*mai*) ne pousse pas, car le climat est trop doux. Les radis (*luobo,* indonésien : *lobak*) ont des fleurs mais ne donnent pas de bons résultats, les graines viennent toutes de Chine. Lorsque les *atazi* (?) fleurissent, on récolte leur sève tout comme celle des cocotiers. On peut en faire de l'alcool. Il y a deux espèces de cocotiers (*ye*), les blancs et les noirs. Ils ressemblent aux palmiers (*zong*, ont un tronc parfaitement droit avec des feuilles mais pas de branches et sont hauts plus d'un *zhang* ; on les plante en ligne et on fixe un dispositif en bambou à leur sommet ; lorsqu'ils ont des fleurs on coupe leurs extrémités et on récolte la sève dans un tube ; celle-ci coule la nuit tout comme du lait et tombe au fond du tube ; son goût est sucré ; on peut en faire de l'alcool. On peut aussi manger ses fruits crus ; à l'intérieur ils sont remplis d'une sorte de gelée, c'est rafraîchissant. Il y a beaucoup de cocotiers que les natifs appellent *kelapa* d'où

10. On retrouve la même idée dans un supplément (anonyme) inclu dans le texte de Wang Dahai (trad. Medhurst, p. 17).

le nom donné à la ville. Les cochons sont généralement de couleur rose et les bœufs de couleur blanche.

Autrefois, Kelapa était un pays indépendant. A la fin des Ming, il a été annexé par les Hollandais et à présent il est dirigé par un homme de cette nation que l'on appelle "roi" (*wang*) bien que le "roi" réel réside en Hollande. La fondation de la Hollande remonte à 1549 ans avant la 14e année de Qianlong (1749). Les pays orientaux, que l'on rencontre en venant de Hollande, bien que bordés par la mer, n'ont pas de sel et les Hollandais en font le commerce et en tirent de gros profits. Dans les contrées de l'ouest, les marchés ont l'apparence de cabane et on n'y voit personne. Les vendeurs y déposent leurs marchandises, en indiquant le prix et repassent le lendemain matin. Celles qui sont emportées sont payées en étoffes tandis que celles qui n'ont pas trouvé d'acheteur sont toujours sur place; ces étoffes sont larges de plus d'un *zhang* et les fils avec lesquelles elles sont faites aussi fins que des cheveux; les riches Hollandais s'en servent pour envelopper leurs défunts, car dit-on, cela évite qu'ils ne se putréfient.» (chap. 6, pp. 56-58)

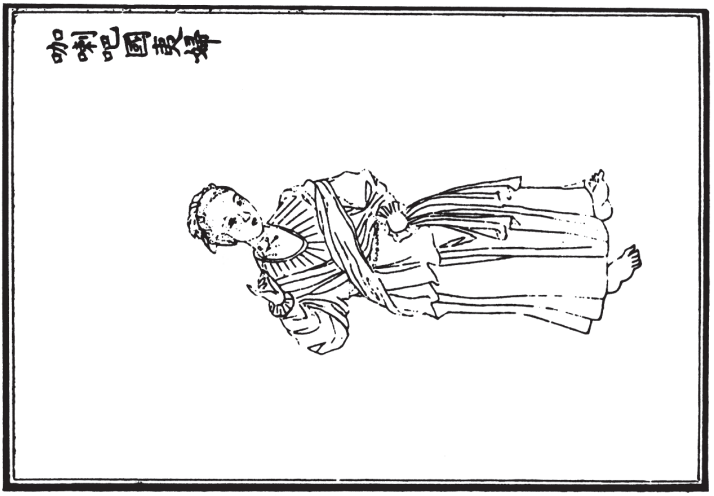
Des Hollandais et de leur façon d'annexer les territoires

«Au début que les Hollandais faisaient du commerce à Kelapa, ils louèrent un morceau de terrain pour s'y installer et lorsqu'ils furent familiarisés avec les lieux, ils attaquèrent le roi de Kelapa et le tuèrent. A présent les Hollandais qui résident dans cette ville sont à peine au nombre de 4000. Ils sont violents et trompeurs et ont soumis les indigènes. De la Hollande, on peut atteindre Kelapa en deux mois par bateau à voiles. Les Chinois ne s'y rendent pas. Si à Batavia quelqu'un commet un crime, il est exilé en Hollande; s'il est gracié, il est renvoyé à Kelapa. Les Hollandais craignent qu'il ne note les voies maritimes et le bateau qui le ramène longe les côtes s'arrêtant dans toutes les îles sous leur contrôle, n'atteignant Kelapa qu'après cinq ou six mois.

Kelapa est une dépendance de Java (i.e. du gouvernement hollandais) au même titre que Banten, Cirebon, Semarang, Jingliniunatou (Teluknaga?), Tegal, Pekalongan, Japara, Juana, Rembang, Gresik, Surabaya, Makassar, Ambon, Banda, Ternate, Palembang, Banjermasin, Moliuling (Belitung?) et Niuyu (Bangka?)[11]. Toutes ces dépendances sont tombées sous le contrôle des Hollandais qui sont des gens stupides, aimant l'alcool et les femmes, aux vues courtes et adonnés à l'opium. Cette drogue est produite en Hollande mais la loi interdit, sous peine de mort, d'en fumer. Elle est importée chaque année par milliers de livres vers Kelapa où elle est vendue tant aux natifs qu'aux étrangers; les Hollandais en tirent grande richesse tout en nuisant à la population. Les Javanais, hommes et femmes sans distinction, en fument; c'est pourquoi ils sont tous pauvres, sans fortune, faibles et enclins aux querelles. Si Kelapa a été annexée par les Hollandais, c'est qu'ils n'ont pu résister à cause de l'opium.

---

11. Sous les Ming et les Qing, les marins chinois appelaient aussi Bangka Niutuiqin shan; mais la transcription *niushan* était également utilisée pour désigner Goa et le cap de Bonne-Espérance.



Habitants de Kelapa d'après le *Huangqing zhigong tu*, « Illustrations des pays tributaires de l'Empire Qing », édité par Dong Gao et al., 1761, *juan* 1 (rééd. Beijing, 1991, pp. 143-144)

En dehors de ces Javanais, il y a aussi les Wuwu[12], les Wuguifan (Diables noirs)[13] et d'autres populations provenant des autres îles (*guoshui zhu zafan*). Les Wuwu sont d'un naturel doux ; ils cultivent la terre, s'adonnent au commerce sont ingénieux et suffisent à leurs besoins. A Kelapa, les maisons sont à étages, les habitants vivent au rez-de-chaussée pour se protéger de la chaleur. Seuls les Wuwu les construisent sur pilotis(?)[14], aussi les assimile-t-on aux araignées. Les Wuguifan ont la peau noire comme de l'encre ; ils habitent des maisons dont les murs sont enduits de bouse ; ils sont durs et diligents. Ce sont eux que les Hollandais utilisent pour le contrôle des papiers, dans la garde et l'armée. » (chap. 6, 64)

De quelques autres nations fréquentant Kelapa

« (...) l'Angleterre et la Hollande sont proches du pays du pays des Gaochi[15] qui est moins puissant. Récemment les Anglais se sont battus avec eux et ont demandé l'aide de la Hollande qui la promit aux deux parties. De ce fait aucun des deux camps n'en profita. Les Anglais comme les Gaochi viennent commercer à Kelapa ; les Hollandais doivent bien traiter ces derniers, car ils passent par leur pays pour venir à Java. Les Gaochi ne sont pas très grands; les hommes se mettent un anneau en or orné de perles dans l'oreille. Leur pays est riche et ils font le commerce avec de nombreuses nations ; ils sont intelligents et savent apprécier les marchandises. » (chap. 7, p. 70)

A propos de Java et des mœurs de ses habitants

« A Java l'année commence le 3e jour du 3e mois (chinois). Les autres populations des contrées maritimes n'ont pas de date fixe pour le début de l'année qui comprend douze mois de 30 jours. Ces gens ne savent pas mesurer le temps et quand on les interroge à ce sujet, ils se contentent de répondre : "*lama, lama*", ce qui, signifie il y a "très longtemps". » (chap. 8, *dusui*, p. 89)

« Ils font de la musique en frappant sur des cymbales et des petits tambours tandis que deux protagonistes se mesurent, tout en gesticulant et en chantant. » (chap. 8, *yanxi*, p.86)

« Selon les coutumes de Kelapa, lorsqu'un homme a pris femme, c'est cette dernière qui dirige la maison ; l'homme n'ayant aucun pouvoir. Selon le

---

12. Il s'agit sans doute des Malais que les Chinois désignent plutôt du nom de Wulaiyou (i.e. Melayu). Il se pourrait aussi que les caractères aient été corrompus.

13. Le terme *wugui* était utilisé alors par les Chinois pour désigner les populations au teint noir, dont les Ambonais. Selon Wang Dahai (op. cit., p. 37), les Wugui désignent aussi les Serani, chrétiens souvent métissés, qui précisément s'engageaient comme clercs ou comme soldats.

14. Ce passage n'est pas clair. L'auteur dit littéralement *shinei jiawu er chu* : « Ils construisent à l'intérieur de leur maison des cadres en bois dans lesquels ils habitent » .

15. Dans sa traduction de Wang Dahai, Medhurst explique ce terme Gaochi comme étant une transcription de Hoja et les considère comme des Indiens musulmans.

cérémonial, la place d'honneur est à gauche et les femmes s'assoient de ce côté.» ... «On dit aussi qu'à Java, les poules, tout comme les coqs, président à l'aurore.» (chap. 8 fu *chijia*, p. 87)

«Il y a dans ce pays des serpents noirs avec quatre pattes (ou iguanes ?) qui ressemblent à des lézards ; les plus grands pèsent plus de 100 *jin* (environ 50 kilos) et on peut les manger sans avoir de démangeaisons ; les gens du lieu, sans plus de façon, jouent avec eux et lorsqu'ils sont épuisés, les attrapent et les ramènent dans des cages.» (chap. 7, p. 67)

«Ils utilisent de gros arbres qu'ils creusent pour en faire des monoxyles longs de 5 à 6 *zhang* (entre 17 et 21 m).» ... «Ils les pontent avec des planches et les peignent en rouge et vert. Ces bateaux servent pour se promener. Pour le transport des marchandises, ils utilisent de larges chalands à fond plat. Les bateaux à voiles de haute mer sont appelés *jiaban chuan* ou "bateau à doubles planches". Le fond et les parois sont faites de deux épaisseurs de planches entre lesquelles ils coulent de l'étain ; ils sont longs de plus de 30 *zhang*, larges de 6 à 7 et comportent cinq mâts. Leurs voiles sont en étoffe et peuvent utiliser le vent d'où qu'il vienne.» (chap. 8, *mangjia*, p. 85)

(traduit par *C. SALMON*)

Liste des caractères chinois

atazi 阿槻子

Bacheng 吧城

Badi 吧地

Baguo 吧國

Bayou jilüe 吧游紀略

bujia buyun 不稼不耘

Chen Hongzhao (Zhangcheng)

陳洪照 (章成)

Cheng Xunwo 程遜我

Dong Gao 董誥

Dongxiyang kao 東西洋考

fang caichuan 放彩船

Fujian tongji 福建通紀

Gelaba jilüe 噶喇吧紀略

guoshui zhu zafan 過水諸雜番

Haidao yizhi 海島逸誌

Haijiaoshi yanjiu 海交史研究

He Haiming 何海鳴

Helanchun 和蘭春

Huang Zhenguan 黃箴官

Huang Zhimo 黃秩模

Huangqing zhigong tu 皇清職貢圖

jiabanchuan 夾板船

jianniao 箭鳥

Jingliniunatou 井禮牛那頭

Kaiba lidai shiji 開吧歷代史記

Li Shifen 李實賁

Longxun Chenshi Lanyangbaowei zhi 龍潯陳氏蘭陽豹尾誌

Lu Shiji 魯仕驥

luobo 蘿蔔

Nanyang xuebao 南洋學報

Niutuiqin shan 牛腿琴山

Niuyu 牛嶼

Qiaowu xunkan 僑務旬刊

shinei jiamu er chu 室內架木而處

Tan Yeok Seong 陳育崧

wang 王

Wang Dahai 王大海

Wulaiyou 武來由

Wu Liangxuan 吳琅璇

Wuwu 武兀

Xiao Liuqiu manzhi 小琉球漫誌

Xu Benzhang 徐本章

Xu Buxun 徐部勳

Xu Jiatai 徐家泰

Xu Yunqiao 許雲樵

Xunmintang congshu 遜敏堂叢書

Yao Nan 姚楠

Yecheng 椰城

Zhang Xie 張燮

Zhu Shijie (Yunyuan) 朱仕玠 (筠園)

Zhu Shixiu 朱仕琇

zong 棕

(Archipel 52, Paris, 1996, pp. 19-29)